

DERNIERS TEMPS

Près de la bouche des volcans
les jeux s'affolent
les bonheurs déflagrent

Un grand hosanna se marie à l'azur
affirmant l'or qui flambe
le vin aussi glorieux que le sang
pour une fête à jamais imprononçable

Sans masque
des êtres nus préfigurent une apocalypse
où vivre se décline
en chair et en esprit
dans une transgression fabuleuse des siècles

Hors des limites
le vent se veut comme une danse
vers tous les sens du poème
vers des saveurs de piment ou de miel

Au règne d'un midi exacerbé
giclent des fruits de joie
selon quelque philosophie en rupture
qui gorgée de lave encense
la semence d'un dieu prétendu mort
et la parousie vandale de l'amour

STUPIDE SIÈCLE...

Stupide siècle
un souffle iconoclaste se prépare

Dans tes fêtes que rien ne justifie
un jeu plus haut se conçoit
et travaille déjà au renversement des lois

Quant aux idoles que tu sers
accroupi
à même ces flaques de baves tièdes
c'est un devoir que de les blasphémer
ou d'user de la cravache sur leurs gueules

Tes chemins immobiles
il n'en sera un jour plus question
car les rouages du bonheur
car les engrenages du bien-être
broient délibérément ce qui reste d'amour

Les mots ont-ils encore un sens

Nos marchands du temple peuvent rire
bâfrer la chair des pauvres
avant de vomir une dernière fois

La nuit s'embrasera

LE CRI DES PIERRES

Si d'aventure le deuil oppresse
le cœur le plus droit
Si la noire étoile de détresse
rayonne de froid

Si le poème se désagrège
comme notre peau
lorsque décembre la prend au piège
putride oripeau

Si les bouches soudain bâillonnées
par le désespoir
se glacent au linceul des années
où nous devons choir

Si la passion n'a plus pour se dire
qu'un désir trahi
Si le feu s'efface et que chavire
le verbe en l'oubli

Si le Reniement à l'aile immense
recouvre nos fronts
alors parmi la suprême absence
les pierres crieront

JOUR !

Hurle-vent La lumière est crue Rien n'y résiste
Face au jardin Quels arômes vraiment
Ciel étrillé Ô cœur de schiste
sous un regard de diamant

Solitude en ce monde L'heure
devra suffire Ici veux-tu
dans la chambre encerclée Le sang demeure
S'effilochent d'ailleurs les voix Siècle abattu

Entre vitre et psyché Aucun souvenir Nulle
promesse donc Je n'ai d'autre vouloir
Avant soupir deuil crépuscule
Dépouillement de tout ce noir

La tempête l'affirme extrême
Chaque feuille arrachée Voici
l'or Flamme au seuil des longs hivers Qui m'aime
me suive exactement Je n'ai d'autre souci

Ainsi nos ombres vont ardre L'instant fascine
Comme cri de révolte Ou de passion
Au-delà des morts Oui culmine
l'amour sur champ de destruction

RICHESSSES

Je désire
le rouge du sang et le blanc de la neige
le noir de la nuit et le vert de l'espoir
dit la Vie

Je désire
la musique des sphères et l'écho du bonheur
l'énigme du sphinx et le sourire de l'enfance
murmure le Rêve

Je désire
le marbre des statues et l'aile des vents
la chaleur du corps et la rose de l'âme
proclame la Beauté

Je désire
la douceur des cieux et le glaive des anges
le vertige du regard et l'absolu du cri
chante l'Amour

Je désire
l'or de la flamme et le silence du baiser
le parfum de la voix et la croix du mystère
confie le Poème

« LE VERT PARADIS »

Clairs matins
je me souviens de vous
Le ciel avait la douceur de l'évidence
m'accompagnait de son regard
Une lumière s'épandait
qui posait la main sur mon épaule
lumière faisant corps avec la vie
lumière des légendes
La rue
calme
entendait le rire d'un enfant de mon âge
l'appel d'un oiseau
le souffle régulier du mistral
Chaque saison m'était une amie
même l'automne
même l'hiver
Multiples les odeurs de Provence
formaient un seul parfum
où pouvaient voyager mes songeries mes rêves
Le bonheur était là
le vrai bonheur à portée d'un cri
Entre mon père toujours prévenant
et ma mère au doux sourire
l'amour qui ne passe fleurissait mon cœur
Clairs matins
je me souviens de vous

LAZARE

Je vous reconnais œil de lumière sombre
glose des larmes qu'on aima dérisions
après boire et dormir lorsque la chair sombre
durement cerclée d'orgueil où nous prisons

toi et moi dans un face-à-face farouche
la mort qui roulait prochaine sur nos yeux
Je vous reconnais voix truquée fausse bouche
proclamant le cancer des fontaines vieux

plaisirs que les chiens lèchent jusques aux moelles
neiges moisissantes entre les soupçons
mémoire emportée comme un drakkar sans voiles
vers un sang barbare que les rêves sont

les premiers à découvrir inexorable
colères travesties en tremblantes paix
poisons crachés à vif griffures de sable
stupeurs où nous fûmes je vous reconnais

dit-il

Et il ne peut qu'adorer la brèche
par quoi ses paupières s'ouvrent Oui son cœur
retentit sous l'éclair vibrant d'une flèche
et sa parole au seul poème vainqueur

de tout voyage
s'il en croit ce désir
que rien n'efface
cet absolu vivace
malgré les vents
dans la poussière des chemins
sous les fourmillantes étoiles

RÉVÉLATION DE LA POÉSIE

Je suis beauté obscure
enseignant loin des impasses
le chemin de la foudre

Je suis vérité absolue
suggérant loin des miroirs
la parole qui ne passe point

Je suis bonté fervente
entraînant loin des leurres
vers l'unité retrouvée

Car je suis le Sens qui
par pure grâce
débrouille
sous le chaos de l'absurde
la réalité de l'Amour
en déroulant mes hiéroglyphes d'or

nuit pour les uns
feu pour les autres

ORPHÉE, DANTE, RIMBAUD ET LES AUTRES

Est-ce bientôt la neige ardente
crie le Poète que n'enchanter
le vain prestige des saisons
dont la mémoire se lamente

Assurément Dès lors sans trêve
arrache-t-il de chaque rêve
la grisaille des horizons
Il faut que son cœur brûle ou crève

Dépouillé plus rien ne l'entrave
Il marche vers un ciel de lave
serait-il même en vos prisons
dans la peau du dernier esclave

Lune et soleil n'ont d'importance
Il marche dis-je Il marche ou danse
au-delà des tristes raisons
Sur lui s'épuise en vain l'absence

Une joie coule dans ses veines
qui romprait les plus dures chaînes
À peine sent-il les tisons
où vont s'embrasant les phalènes

N'est-ce point la passion Il ose
y croire et déchire la prose
du Temps qu'ornent vos trahisons
Seul prévaut l'Ordre de la Rose